

PRÉAMBULE

# La guerre des images

L'image est une des notions philosophiques les plus problématiques avec des enjeux souvent déterminants pour l'actualité. Aujourd'hui, on peut facilement parler de « guerre des images » en considérant, selon les situations, celles-ci comme des armes exhibées, interdites, trafiquées ou stratégiques. Elles tendent même à devenir instrument de domination dans l'inégalité entre les puissances productrices de nouvelles technologies et le reste du monde. N'a-t-on pas vu, par exemple, dès le début de la deuxième guerre du Golfe interdire la diffusion de la chaîne télévisée arabe al Jazira aux États-Unis et dans certains pays européens ? Ce qui a donné lieu, de part et d'autre de la planète, à une autre guerre des images, celle de la surinformation imagée et personnalisée sur Internet, par voie de *blog*... « L'anthropologie, comme le rappelle l'historien de l'art Hans Belting, connaît le heurt des images qui accompagnent l'affrontement des peuples, les conquêtes et les colonisations, mais aussi les réactions

## L'image

de résistance qui se forment dans l'imaginaire des vaincus contre les images des vainqueurs.»

Il n'est qu'à revisiter l'histoire des sociétés à n'importe quelle époque pour mesurer la force de l'image dans bien des domaines, notamment religieux et politique. Briser au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle sur le temple de La Mecque les idoles antéislamiques ou généraliser l'iconographie baroque christique au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle contre l'assaut des réformistes en Europe relève du même geste symbolique, celui d'instaurer l'autorité d'un culte. C'est dire combien l'image est au cœur des polémiques quant à son pouvoir sur les représentations et à ses effets sur l'opinion. Pourquoi s'étonner, aujourd'hui, de sa prolifération et de ses usages, quand on se rend à l'évidence que, depuis toujours, tout peut faire image, à commencer par nous-mêmes, prisonniers de nos propres représentations et de celles que les autres se font de nous? L'image de soi est irrémédiablement liée à celle du schéma corporel, qui permet la perception de l'organisation du corps et, par là même, l'exécution et la coordination de nos mouvements. Elle vient s'ajouter à l'image spéculaire qui nous permet, selon Jacques Lacan, dès notre plus jeune âge, de nous identifier dans le miroir: «Le stade de miroir comme formateur de la fonction du "je" telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience analytique.» Par l'avènement du «stade du miroir» l'enfant, dès l'âge de six mois, fait le lien entre son image et lui-même désigné dans ce reflet. L'identification se constitue par un processus d'intégration de l'image. Cette dernière se complexifie et s'élargit très vite à toutes celles que les autres se font de nous, au point même qu'ils en deviennent parfois un «enfer» selon le mot de Jean-Paul Sartre.

La dépendance est encore plus forte lorsqu'il s'agit d'une personne publique. Les hommes politiques ont toujours été soucieux de leur *image*. Tony Blair, ancien Premier ministre anglais, avait dépensé des sommes importantes en soins esthétiques. Bien d'autres gouvernants doivent rivaliser en cela avec les stars

## La guerre des images

du *show-biz*. Sont-ils plus obsédés par leur représentation que ne l'étaient les pharaons? Rien n'est moins sûr. Aussi loin qu'on puisse remonter dans le temps, l'image, sous des formes diverses, influe sur nos rapports et fait partie de notre quotidien.

Mais qu'on se plaigne ou qu'on se félicite de son omniprésence ou de son usage, il nous faut reconnaître que, lorsqu'on réfléchit à ce qu'elle est, on est aussitôt confronté à son caractère indéfinissable. S'il est effectivement plus aisé de la désigner que de la connaître, c'est probablement qu'elle correspond peu à ce qu'on entend par une « chose » et qu'elle n'a pas vraiment de lieu propre. Qu'est-elle, en effet, dans sa diversité? Verbale, mentale, matérielle, visuelle ou virtuelle? Quel lieu propre peut-elle avoir lorsqu'elle diversifie ses foyers à la fois dans le psychisme, dans la perception, dans la mémoire, dans l'imagination ou dans les différents *médium* artistiques qui vont de la pierre préhistorique au numérique?

Nous n'épuiserons certainement pas toutes ses modalités, pas plus que ne l'ont fait ceux qui se sont essayés à la chose avant nous; mais il est important, voire urgent, de reprendre la question de l'image pour saisir la portée de son statut et de ses usages dans un monde de plus en plus conflictuel.

Pour mieux cerner sa complexité, commençons d'abord par revenir à son étymologie. Du latin *imago*, le terme désigne la représentation d'une personne ou d'une chose ainsi que son reflet et ce, dans l'ordre de l'imitation. Le grec distingue plus nettement deux acceptions: d'une part *eikon*, devenu « icône » en français, a pour sens « représentation » et « ressemblance », d'autre part *eidolon*, dérivé de *eidos*, devenu en français « idole », désigne plutôt la « forme », l'« aspect », et ce dans l'ordre de l'irréalité; il est plus lié à l'acte de rendre visible qu'à celui de reproduire. En arabe, le terme image correspond à *sûra* qui veut dire à la fois « forme », « figure », « composition » et qui signifie aussi, selon son dérivé *tasàwîr*, « repro-

## L'image

duction». Les mots *sûra* et *tasàwîr* sont entre eux comme les mots hébreux *demut* et *selem*) : «L'idée biblique d'après laquelle l'homme aurait été créé au *selem* de Dieu (Gen I, 27) est très vraisemblablement passée dans le hadith classique», selon l'*Encyclopédie de l'Islam*. Mais le verbe *sawwara* «modeler», «former» signifie aussi, dans le Coran, «créer», «appeler à l'existence». On imagine bien que cette synonymie entre «créer», «former» et «figurer par image» va poser quelques problèmes théologiques tenaces quant à ce qui revient à Dieu et ce qui est permis à l'homme.

Toutes les langues auraient-elles cette même complexité concernant le mot «image»? En tout cas, en nous en tenant à l'héritage sémantique de ces trois cultures, nous remarquons déjà que l'image se trouve saisie dans un jeu entre sa fonction référentielle qui en fait une copie, un double et sa portée fictionnelle et créative, lieu de toutes les interprétations. On comprend que cette duplicité essentielle est la voie ouverte à beaucoup d'ambiguïtés et à bien des stratégies. Elle laisse planer le flou entre la représentation du réel et son apparence, entre la reproduction et la création. Les diatribes platoniciennes contre les peintures murales qui font prendre leurs tâches colorées pour des reproductions de paysages semblent bien naïves aujourd'hui, devant toutes les ruses des images virtuelles. La télévision, qui fait l'actualité, est devenue un lieu privilégié de ces mystifications; pour faire vibrer les âmes sensibles, n'a-t-elle pas fait passer, en 1991, des canards pollués par le naufrage d'un cargo sur les côtes atlantiques françaises pour des victimes «collatérales» d'une attaque irakienne contre les puits de pétrole koweïtiens? Ces mêmes canards réapparaissent à des occasions diverses pour fustiger les auteurs de catastrophes écologiques. Comment discerner encore entre les nombreux *shows* politiques et l'image réelle de l'événement ou de la gouvernance, entre les fréquents montages d'un Ben Laden aussi fantomatique que menaçant et l'image réelle de sa personne? Tout peut se prêter au détournement d'image grâce aux subtilités des techniques et à notre dépendance aux médias. La manipulation a poussé ses

## La guerre des images

limites jusqu'à donner des guerres les plus meurtrières le spectacle de scènes immaculées dignes des publicités des meilleures lessives. Les images de la guerre dite « chirurgicale » sont devenues synonymes d'occultations de massacres de la population civile.

Il est vrai que cette stratégie court toujours le risque d'être éclaboussée par le démenti de l'image imprévue, comme celle des photos quasi pornographiques des tortures administrées par des soldats américains sur des détenus irakiens au sein de la prison d'Abou Ghraïeb, en Irak. Dans cette course à l'image, les bonnes consciences n'ont pas fini d'être ballottées et, comme une image en chasse une autre, le questionnement ne dure que le temps de l'émotion. Qui se souvient encore des insupportables images du film documentaire que Jean Genet a fait sur les massacres des camps palestiniens de Sabra et de Chatila au Liban, en 1982 ?

C'est d'ailleurs, à ce genre de question, plus actuelle que jamais, que s'attelle le philosophe et historien de l'art Georges Didi-Huberman dans son livre *Images malgré tout*. Devant l'inflation et la manipulation des images, de quoi peut encore témoigner celle qui représente l'inimaginable ? Il défend l'idée que, notamment dans les cas extrêmes, incroyables et difficilement dicibles comme les génocides, l'irreprésentable nécessite justement qu'on rende visible et qu'on soutienne la moindre image qui viendrait démentir la machine de « désimagination ». Toute la machination nazie a consisté à mettre hors vision les camps d'extermination. C'est pourquoi Didi-Huberman considère que même quatre photographies prises à la sauvette par des membres du « commando spécial » en août 1944 dans le camp d'Auschwitz-Birkenau, qu'il décrit minutieusement tout au long de son livre, constituent des « instants de vérité » précieux, dignes de documents historiques. Contre les réticences de ceux qui pensent que l'image est indécente dans des cas ultimes parce qu'en montrant peu, selon sa nature, elle ne montre rien de ce qu'est l'horreur, il défend « l'image malgré tout » : « C'est, écrit-il, en tant qu'expérience tragique, que

## L'image

l'inimaginable appelle sa contradiction, l'acte d'imager malgré tout.»

Mais, aujourd'hui, devant l'abondance des images et par conséquent devant la confusion entre fiction et fidèle représentation, pouvons-nous facilement nous défaire de cette attitude sceptique quant à l'efficace de l'image et à sa portée documentaire?

Les exemples de mystification et de manipulation abondent et jettent la confusion entre fiction et fidèle représentation. Le problème est qu'en recouvrant à la fois les produits de l'imagination et ceux de l'imitation, en désignant et le symbole et la copie, l'unité nominale du mot image permet toutes sortes d'amalgames. La fusion peut ainsi inciter autant à rêver qu'à souffrir, voire même à semer la mort. Il suffit d'avoir en tête toutes les victimes suscitées par les caricatures de Mahomet sur lesquelles nous reviendrons.

À la question qu'elle pose dans son livre *L'image peut-elle tuer?*, la philosophe Marie-Josée Mondzain répond «oui» si «on ne fait qu'un avec ce qu'on voit», c'est-à-dire sans cet écart nécessaire qui délivre de l'incorporation à l'image devenue passionnelle malgré elle et sans «la parole active» qui peut «donner à chacun la liberté de son discernement». Le cas récent de l'adolescent solitaire séduit par ses performances en tueries virtuelles dans des jeux vidéo qu'il a fini par transposer en fusillant ses camarades de collège en est, en effet, une triste illustration. Cette pathologie s'étend dangereusement, aujourd'hui, dans l'incarnation médiatique de la figure de l'autre où se mêlent, à la fois, le signe religieux et le sceau du terrorisme par exemple. Rien n'est moins propice à l'incorporation de l'image que celle qui conduit tout droit à nourrir le racisme par un sentiment identitaire exacerbé.

Il est vrai que la «formation du regard» par une pédagogie du voir pourrait constituer un garde-fou aux dérives de l'incorporation à l'image. La parole active est toujours constructive à quelque niveau que ce soit. Elle est le propre de l'acte philosophique et